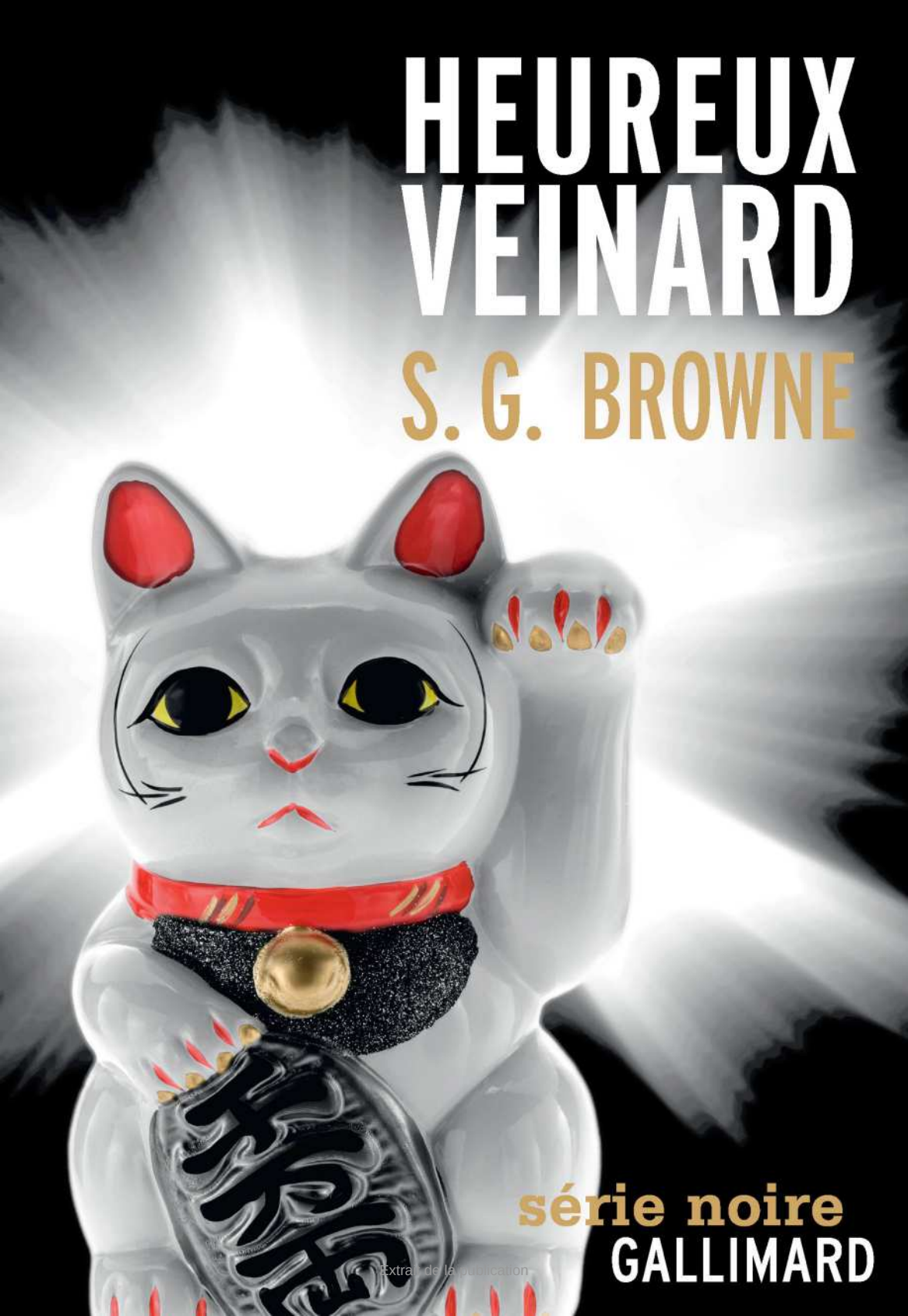
HEUREUX VEINARD

S. G. BROWNE



série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

Extrait de la publication

S. G. BROWNE

Heureux veinard

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR CHRISTOPHE MERCIER

GALLIMARD

Titre original :

LUCKY BASTARD

© 2012 by Scott Browne.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Pour Perry, Joe, Keith, Brad, Dave, Matt, Kristie, Steve, Michelle, Andrea, Kim et Doug.
Je suis un heureux veinard.

Extrait de la publication

Chapitre 1

D'après moi, en général les femmes nues n'ont pas de couteau sur elles.

Mais étant donné tout ce qui s'est passé depuis que je me suis réveillé ce matin, je ne serais pas étonné si elle sortait un hachoir à viande. Ou une tronçonneuse.

« Et si tu te débarrassais de ce machin ? » dis-je avant de me rendre compte que mes mots sont sans doute mal choisis.

À la lueur dans ses yeux, je comprends qu'elle envisage de me faire ce plaisir, et je recule de quelques pas, ce qui est à peu près toute la place dont je dispose, car il y a moins d'un mètre avant que ma chance ne s'épuise.

Là où je me trouve, c'est le toit de l'hôtel Sir Francis Drake, à San Francisco, à plus de dix heures du soir, par une nuit de la fin août, en compagnie d'une femme nue en colère qui pointe sur moi un couteau. Ce qui n'explique pas complètement la difficulté de ma situation actuelle, mais vous donne au moins une idée de ce qu'a été ma journée.

Un hélicoptère approche, son hélice fend l'air, ses feux trouent l'obscurité et le brouillard. Au début, je crois que ce sont les flics, puis je vois le logo CBS peint sur le côté.

Super. Je passe aux infos du soir. J'avais bien besoin de ça.

Peut-être tout cela ne serait-il pas arrivé si j'avais eu plus de discernement.

Ou si j'avais trouvé un trèfle à quatre feuilles.

Ou si j'avais mangé un autre bol de Lucky Charms[1].

Je ne suis pas superstitieux mais, parfois, ça ne fait pas de mal de prendre quelques précautions.

« Tout ça, c'est ta faute ! » dit-elle en se cramponnant des deux mains à son couteau à découper de vingt centimètres. « Tout ça. Ta faute ! »

C'est dans des moments pareils que je regrette de ne pas avoir suivi quelques cours de diplomatie situationnelle.

Même si j'ai grandi dans un environnement familial quelque peu laxiste, et si j'ai pu bénéficier, très jeune, d'une grande liberté personnelle, je sais encore me conduire de façon civilisée. Par exemple, dire « s'il vous plaît » et « merci ». Ou couper mon portable dans une salle de cinéma. Mais le tact et la finesse n'ont jamais été mes points forts. Non pas que j'aie une personnalité inflammable. C'est juste que je n'ai jamais été particulièrement adepte de la gestion des relations interpersonnelles. Mais je ne sais pas si ce genre de scénario exige humour ou raison. En plus, comme elle est nue, c'est quelque peu embarrassant, alors j'essaie de garder les yeux fixés au-dessus de la ligne d'horizon.

Je dois pourtant faire quelque chose pour qu'elle comprenne que je ne suis pas son ennemi, alors je lui fais un sourire, un sourire qui est censé la rassurer. Quelque chose pour alléger la tension, dissiper la mauvaise humeur. Cela dit, me trouver ici ne m'excite pas plus que ça. Je peux imaginer

1. « Porte-bonheur » : marque de céréales de petit déjeuner. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Extrait de la publication

d'autres choses que je préférerais faire. Dormir, par exemple, ou jouer au Twister[1] à poil. Au lieu de quoi, je me retrouve sur le toit d'un hôtel, à essayer de désamorcer une situation tendue avant qu'il y ait d'autres victimes. Mais comme n'importe quelle femme nue qui tient un couteau, elle interprète très mal mes intentions.

« Tu trouves ça drôle ? » dit-elle. Elle pointe le couteau sur moi, poignardant le vide. Pas de façon menaçante, plutôt comme Rachael Ray[2] expliquant comment couper correctement une aubergine. Sauf qu'on n'est pas sur la chaîne Cuisine. Et que je ne suis pas un grand fan de ratatouille.

« Non, dis-je en secouant la tête. Ce n'est pas drôle du tout. »

Un attroupement s'est formé sur Sutter Street, vingt-deux étages plus bas, têtes renversées, indistinctes à la lueur caverneuse des lampadaires, mais même depuis cette hauteur je vois le cirque des médias établir son camp. Des camionnettes de la télévision, des reporters, des projecteurs. Une dizaine de caméras dirigées sur le toit de l'hôtel. L'hélicoptère de CBS tourne autour de nous, le cameraman suspendu par la porte ouverte, une caméra vidéo à la main, braquée sur moi.

Je souris, j'agite la main.

J'ai l'impression de me trouver dans un film d'Hollywood, un film d'action, sombre, avec une intrigue ténue et des drames humains, juste pour pimenter. Les personnages meurent, les illusions sont brisées, tout se complique. C'est juste que j'aimerais bien savoir comment ça se termine. Comment tout se règle. Mon dénouement personnel. Mais j'ai oublié

1. Jeu de société consistant à se tordre dans tous les sens pour mettre la main ou le pied sur la pastille demandée.
2. Célèbre animatrice d'émissions de cuisine.

de lire mon exemplaire du scénario. Alors j'attends, en espérant que quelqu'un va me donner un indice.

L'hélicoptère fait des cercles, la bande vidéo tourne, les gens dans la rue attendent que la scène se déroule, et je suis un acteur qui essaie de se rappeler ses répliques.

Extrait de la publication

Chapitre 2

Je m'appelle Monday. Nick Monday.

Je suis détective privé.

C'est du moins ce que je réponds quand on me demande ce que je fais dans la vie.

J'ai mon petit bureau à moi dans le centre de San Francisco. Et quand je dis *petit*, je ne dis pas ça pour jouer au géomètre, ni pour faire joli. Comme une *petite* villa, ou un *petit* peu excentrique.

C'est plutôt comme une *petite* gueule de bois. Ou une *petite* anorexie.

Mon bureau fait à peine dix mètres carrés, au deuxième étage, à l'angle de Sutter et de Kearny, à quelques rues d'Union Square. Malgré mon espace limité, je possède une licence officielle de détective privé, délivrée par l'État de Californie, qui authentifie mon titre.

Mais que je sois bien clair. Je ne suis pas Sherlock Holmes. Les prouesses intellectuelles et les fines observations n'ont jamais été mon point fort. En plus, je n'ai pas perpétuellement un compagnon pour attester de mes exploits. Je ne suis pas le genre de détective privé dont on lit les aventures dans les romans de Raymond Chandler ou de Dashiell Hammett.

Extrait de la publication

Je ne suis pas du genre pessimiste, ni cynique. Avoir affaire à une société corrompue ne m'encombre pas d'un idéalisme déçu.

Je suis plus du type trop accommodant que du type dur à cuire.

Depuis mon enfance, j'envisage la vie avec un certain degré d'irresponsabilité joviale. Un opportunisme insouciant. Je n'ai jamais vraiment fait de projets, ni pensé aux conséquences. J'ai plutôt fait ce qui semblait pouvoir m'aider à obtenir ce que je voulais. Une quête du chemin de moindre résistance. Un moyen d'atteindre une fin.

Mon père, qui a passé sa vie à travailler de neuf heures du matin à cinq heures du soir, et dont les ancêtres faisaient de même, me répétait souvent que je n'avais pas plus d'ambition qu'un pet et que je ne vaudrais sans doute jamais beaucoup mieux. Un réflexe de bien-être. Un sous-produit de l'indigestion sociale. Quelque chose qui fait que les gens plissent le nez et disent « D'où vient cette odeur ? » ou « Mon Dieu ! ».

On n'a jamais vu les choses de la même manière.

Je sais que mon père n'aurait pas apprécié la façon dont j'ai évolué et dont je gagne ma vie. Mais il n'a jamais eu grand-chose à voir en ce domaine. Je suis comme je suis à cause de ma maman, et il n'a jamais pu l'accepter. Il a toujours pensé qu'on doit travailler pour ce que la vie nous apporte. Je crois que mon père s'imaginait pouvoir instiller en moi la même philosophie, mais sa morale d'ouvrier n'avait pas une chance contre l'opportunisme génétique de Maman.

Cela dit, dans mon métier, ça ne fait pas de mal de s'en tenir à une méthode. À quelque chose qui crée une illusion

Extrait de la publication

d'ordre. Je ne crois pas au paradis ni à l'enfer, mais je crois que le démon est dans les détails.

Je crois aussi à la routine.

Je me réveille chaque matin à sept heures et demie.

Au petit déjeuner, je prends des Lucky Charms.

Je bois des cappuccinos de Starbucks. Et des mokas de chez Peet's.

Le café relève plus de l'habitude que de la routine, mais à chacun ses vices. Et j'ai plus de vices que le détective moyen.

Ainsi, ce matin — avant le Sir Francis Drake ; avant la femme nue au couteau de boucher ; avant l'hélicoptère et l'attroupement —, me voilà assis dans mon bureau en jean, T-shirt et Chuck Taylors[1], buvant mon cappuccino et mangeant mes Lucky Charms tout en faisant des recherches pour mon affaire en cours, ce qui exige beaucoup de surfing sur le Net, beaucoup de café, beaucoup de temps passé à regarder par mon unique fenêtre dans le placard exigu qui me sert de bureau.

Il existe, concernant les détectives privés, une erreur commune, une erreur littéraire : nous mènerions une vie romanesque, remplie de mystères, d'intrigues, d'irrésistibles femmes fatales. Remplie de meurtre, d'extorsion, de corruption. Remplie de personnes disparues, d'objets volés, d'usurpations d'identité.

Personne n'a envie de lire ce qui se passe dans la réalité, ce que font *vraiment* les détectives privés. Citations à comparaître, fraudes à l'assurance, enquêtes sur des sociétés. Retrouver des débiteurs, dépister des violations de copyright,

1. Marque de chaussures de basket, fabriquées par Converse.

Extrait de la publication

éplucher l'informatique légale. Passer la plus grande partie de son temps dans un petit bureau minable à faire des recherches sur Internet.

On en bâille.

Mais c'est pourtant la réalité. C'est ce que font aujourd'hui la plupart des détectives privés pour gagner leur vie. Certains se spécialisent dans un domaine particulier, tandis que d'autres touchent à deux ou trois champs d'investigation, mais aucun ne se fait tirer dessus. Aucun ne rencontre ses clients dans des ruelles sombres. Aucun ne fait l'amour avec Lauren Bacall.

Pas moi, en tout cas.

La plupart de mes affaires concernent des déclarations d'assurance douteuses, la lutte antifraude, des appels de créditeurs frustrés, ou des adultères. Même avec le divorce par consentement mutuel, l'infidélité reste l'une des activités les plus lucratives des privés, dans la mesure où les infidélités conjugales peuvent être utilisées par les époux pour obtenir la garde des enfants, des pensions alimentaires, la séparation des biens.

Apparemment, quand on dit *pour le meilleur et pour le pire*, la plupart des couples choisissent la deuxième option.

Cependant, récemment, j'ai reçu des appels de gens qui me demandaient de les aider à récupérer leur chance volée.

Cinq ou six fois, au cours des derniers mois, j'ai été contacté par des clients potentiels désireux de m'embaucher pour retrouver leur chance. Je ne parle pas d'appels téléphoniques émanant d'adolescents allumés. Il ne s'agit pas de sans-abri, ni de malades mentaux en panne de médocs. Il s'agit de gens normaux, de gens de tous les jours, qui ont eu

Extrait de la publication

de bonnes vies, avec ce qu'il faut de chance et de moments heureux, et qui, la plupart du temps, ont été servis par les circonstances.

Jusqu'à ce qu'un beau jour quelque chose tourne mal.

Ils ont perdu un gros client. Ils ont eu un accident de voiture. Ils ont découvert qu'ils avaient des termites. Peut-être l'un d'entre eux a-t-il dû aller chez un dentiste pour une dévitalisation. L'un d'eux a pris une raclée à la Bourse. Un autre est malade pour la première fois depuis des années.

La plupart de ces gens qui m'appellent sont juste en train de réagir de façon excessive aux aléas normaux de l'existence. Aux choses normales qui arrivent aux gens normaux. Même si l'on naît avec de la chance, on n'a aucune garantie que tout tournera toujours à notre avantage. Parfois, il arrive que les choses tournent mal.

Mais ces gens qui m'appellent sont persuadés qu'ils ont *droit* à la vie qu'ils vivaient jusque-là, et que la seule explication possible de ces tragédies qui les ont frappés est que leur chance leur a été volée. Ils sont persuadés de ça à cause des informations concernant les braconneurs[1] de chance. Des gens qui ont la capacité de voler la chance de quelqu'un d'autre.

Il ne s'agit pas d'articles parus dans des journaux réputés, dans des magazines nationaux, ou diffusés sur les chaînes d'informations en continu. On n'en entendra pas parler dans

1. On ne trouvera sans doute le terme de « braconneur » dans aucun dictionnaire. Mais « braconnier » évoque trop la Sologne, et Maurice Genevoix. Et dans un roman tel que *Heureux veinard*, un terme évoquant phonétiquement le mot « déconneur » ne semble pas déplacé.

Extrait de la publication

le *Wall Street Journal*, ni dans *Newsweek*, ni sur CNN. Il s'agit plutôt de légendes urbaines, de mythes de la culture populaire, qu'on trouve dans les tabloïdes de supermarché, dans les émissions people et les talk-shows à sensation.

Un article dans le *Weekly World News*. Un compte-rendu dans *Inside Edition*. Un épisode du *Jerry Springer Show*[1].

« Mon ex-mari a couché avec une braconneuse de chance ! »

Ces médias peu ragoûtants racontent comment les voleurs dérobent la chance des gens normaux, puis la revendent au marché noir pour des dizaines de milliers de dollars, créant tout un commerce non régulé et une culture du marché de la chance.

Certains pensent que les braconneurs de chance sont des extraterrestres. D'autres pensent qu'il s'agit de mutants. D'autres, de type plus paranoïaque, pensent qu'il existe des projets scientifiques gouvernementaux destinés à voler toute la chance du monde afin de la donner aux sociétés et aux politiciens. Que le gouvernement ne réagisse pas et nie l'existence des braconneurs de chance ne fait qu'attiser ce feu particulier.

Au moins une fois par semaine je lis quelque chose dans un tabloïde, ou je vois quelque chose dans une émission de télé-poubelle, à propos de voleurs de chance qui s'en prennent à ceux qui ont survécu à la foudre, ou qui ont gagné à la loterie, ou qui ont réussi un jeu parfait au bowling. Alors que la plupart de ceux qui m'appellent pour me demander de les aider à retrouver leur chance disparue sont simplement incapables de reconnaître leur responsabilité

1. Émission télévisée dans laquelle les gens exposent leurs problèmes.

Extrait de la publication

dans leurs propres problèmes, ou d'assumer leurs mauvaises décisions.

Ils ne se sont pas fait voler leur chance. Si tel était le cas, je l'aurais su.

Parce que celui qui la leur aurait volée, c'est moi !

Chapitre 3

Le 26 janvier 1972, le Vol 367 de JAT Yugoslav Airlines était en route entre Stockholm et Belgrade quand il a explosé, s'est coupé en deux, s'est mis à tournoyer hors de tout contrôle et s'est écrasé sur le territoire de ce qui est maintenant la République tchèque. Vingt-sept des vingt-huit personnes à bord de l'avion sont mortes, la plupart à l'instant du choc.

Au moment de l'explosion, Vesna Vulović, un membre de l'équipage, se trouvait à l'arrière de l'avion, qui s'est détaché du fuselage et a fait une chute de dix mille mètres avant de toucher le sol. Un chariot a cloué Vesna au fond de l'appareil, lui servant de ceinture de sécurité et l'empêchant d'être aspirée à l'extérieur. Elle a eu une fracture du crâne, trois vertèbres cassées, deux jambes cassées, et a été temporairement paralysée au-dessous de la taille, mais elle a survécu à l'explosion et à la chute. Elle possède le record mondial de chute libre.

La plupart des gens diraient que Vesna Vulović a eu de la chance. D'autres pourraient dire qu'elle était née avec de la chance. Et ils auraient tous raison. Mais les probabilités que Vesna Vulović conserve sa chance après sa chute record sont

Extrait de la publication

à peu près aussi grandes que celles de trouver des activistes pour les droits de l'homme sur une plantation géorgienne en 1860.

On ne rend pas publique une chance pareille sans attirer l'attention. Je ne parle pas des gens qui veulent raconter l'histoire de votre vie, ou vous signer un contrat, ou vous faire participer à un talk-show. Je parle de gens qui, littéralement, veulent vous prendre ce avec quoi vous êtes né et en tirer un profit personnel en le vendant à d'autres.

Des voleurs de chance. Des braconneurs.

Comme moi.

Peu après que l'histoire de Vesna fut apparue dans les journaux et qu'elle-même fut sortie du coma et eut pu rencontrer son public curieux et aimant, quelqu'un s'est approché d'elle, quelqu'un que rien ne distinguait des autres, mâle ou femelle, uniquement armé de sa propre physiologie, a serré la main de Vesna et lui a volé sa chance.

Eh oui. Aussi simplement que ça.

Je n'étais pas sur les lieux. Je n'ai pas braconné la chance de Vesna Vulović. En 1972, je n'étais même pas né. Mais je peux vous garantir que celui qui l'a braconnée a pu la vendre cinquante mille dollars au marché noir. Même dans les années soixante-dix, la chance d'une célébrité comme Vesna était très recherchée.

Voler la chance n'est pas à la portée de n'importe qui. Ce n'est pas un talent qu'on peut acquérir en lisant un manuel, ou apprendre au cours d'un week-end de séminaire. On ne peut pas cloner cette capacité dans un laboratoire, ni la recréer par réaction chimique. Mon arrière-grand-mère l'a transmise à Grand-Père, qui l'a transmise à Maman, qui me l'a transmise — alors qu'elle-même avait refusé de s'en

Extrait de la publication

servir. Elle disait que ce n'était pas bien, de voler la chance de quelqu'un.

Si Maman avait utilisé son don une fois de temps en temps, elle ne serait sans doute pas sortie du parking un instant avant que ce bus ne grille un feu rouge.

Parfois je la revois encore, brisée et saignant sur le siège du conducteur, du verre Securit dans les cheveux, la tête tordue sur le côté. Moi, je n'ai rien eu. Pas une égratignure. Même à l'âge de neuf ans, j'avais déjà appris l'art subtil du braconnage.

Physiquement, ma peau ressemble à celle de tout le monde ; elle éprouve les mêmes sensations. Je transpire, j'attrape des coups de soleil, et j'ai eu ma part de coupures, d'égratignures et d'écorchures. Mais ma peau cicatrise plus vite que la plupart des autres. J'ai peut-être plus de kératine. Ou de collagène. Ou une plus grande abondance de cellules participant à la défense immunitaire. Quoi qu'il en soit, ce qui permet à ma peau de cicatriser lui permet aussi d'absorber la chance d'une autre personne par une simple poignée de main.

On ne peut pas se contenter d'effleurer le bras de quelqu'un, ou sa jambe, ou n'importe quelle parcelle de peau exposée, et, ainsi, lui voler sa chance. Mais se serrer la main, aux États-Unis tout au moins, relève de la courtoisie courante. C'est une manifestation amicale et bienveillante. La plupart des gens serrent la main d'un inconnu sans y réfléchir. On n'a donc pas à réfléchir à ce qu'on est en train de faire, et plouf ! Votre chance s'est envolée.

Et sans qu'on ait rien senti.

Évidemment, la chance n'est pas quelque chose qu'on sache mesurer ou définir, et donc personne ne peut prouver que quelqu'un est en train de *voler* la chance de quelqu'un d'autre.

Extrait de la publication

Remerciements

Au cours des dernières années, j'ai eu la chance de croiser la route d'un certain nombre de personnes envers qui ma gratitude est immense.

Écrivains et éditeurs. Critiques littéraires et vendeurs. Organisateurs d'événements et propriétaires de dizaines de librairies. Et, *last but not least*, tous mes lecteurs. Vous êtes la raison qui me permet de continuer.

Il serait impossible d'énumérer ici tous ceux qui m'ont influencé, inspiré, soutenu. Sachez simplement que, grâce à vous, ma vie est plus riche. J'espère que vous vous reconnaîtrez.

Et maintenant, passons à l'aspect pratique…

Michelle Brower, qui aime ce que j'écris, m'aide à naviguer, et a donné à ce roman la deuxième moitié de son titre. Je suis heureux de t'avoir près de moi.

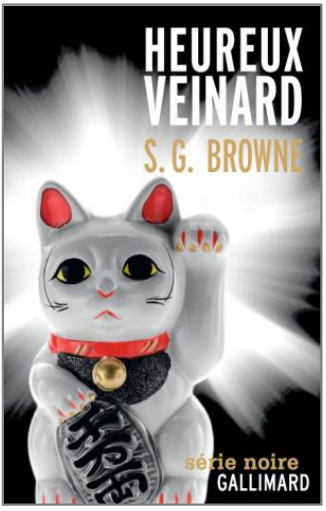
Kara Cesare et Ed Schlesinger, qui ont cru en moi, m'ont aidé à affiner le manuscrit et en ont tiré le meilleur. C'est moi qui paie la tournée !

Tous ceux de Gallery Books et de Simon & Schuster, qui m'ont apporté leur créativité et leur talent, et m'ont aidé à exprimer ce que je ressentais. Merci de votre écoute.

Cliff Brooks, Ian Dudley, Heather Liston, Shannon Page, Keith White, qui m'ont massacré à propos des premières versions, et n'ont jamais retenu leurs coups. J'en porte encore les bleus.

Et, pour finir, tous mes amis et ma famille, qui ont toujours été mes meilleurs supporters et ont été présents pour moi à chaque fois que j'ai eu besoin d'eux. Merci de votre amour.

Extrait de la publication



Heureux veinard
S. G. Browne

Cette édition électronique du livre
Heureux veinard de S. G. Browne
a été réalisée le 02 novembre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137817 - Numéro d'édition : 242886).
Code Sodis : N52687 - ISBN : 9782072470899
Numéro d'édition : 242888.

Extrait de la publication